

# Dénomination et analogie

Philippe Monneret  
 Université de Bourgogne  
 GReLiSC - EA 4178 CPTC

L'être humain, comme d'autres espèces animales, dispose d'un système cognitif dont la fonction consiste à traiter un ensemble complexe d'informations dont l'origine est aussi bien externe qu'interne. Les informations externes sont issues d'une part du monde extra-mental et extra-corporel – ou, en d'autres termes, de ce qui existe, pour chaque homme singulier, indépendamment de lui-même –, d'autre part du monde extra-mental corporel, ou plus simplement du corps, dont le mode d'existence n'est réductible ni à celui des entités qui lui sont extérieures, ni à celui des entités mentales internes. Les processus de traitement de ces informations externes sont les processus cognitifs au sens strict. Les informations internes sont issues, quant à elles, du système cognitif lui-même. Leur traitement relève ou bien de processus métacognitifs, lorsqu'il s'agit de régulations cognitives n'impliquant pas de représentations, ou bien de processus métareprésentationnels, lorsqu'il s'agit de traitements représentationnels d'entités qui sont elles-mêmes de type représentationnel ; ces processus métareprésentationnels sont actuellement considérés comme spécifiques à l'espèce humaine<sup>1</sup>. La cognition, au sens large, englobe usuellement l'ensemble des processus cognitifs, métacognitifs et métareprésentationnels.

Dans cette perspective, qui est celle de la psychologie cognitive contemporaine, l'analogie peut être définie, en première approximation, comme un processus cognitif au sens strict, dont le rôle est d'élaborer et de traiter les relations de similarité à partir de l'ensemble des informations externes et internes auxquelles l'organisme est confronté. Le caractère crucial de ce processus est assez évident : il permet en effet que notre environnement ou notre monde ne nous apparaisse comme une simple accumulation de pures singularités. Deux entités ou deux situations peuvent être considérées comme similaires quand elles partagent une ou plusieurs propriétés, qui peuvent être soit des attributs accessibles perceptivement soit des propriétés relationnelles, c'est-à-dire des structures (ou *patterns*<sup>2</sup>). L'analogie peut donc être décrite comme un processus qui nous permet de regrouper dans une même classe ou une même catégorie des entités « perçues », consciemment ou non, comme similaires – donc ni seulement identiques, ni seulement différentes<sup>3</sup> – et que nous pouvons traiter, sur la base de cette similarité, comme si elles étaient identiques. Une chaise singulière de type « Tolix » et une chaise singulière de type « bistrot » sont deux objets différents (par leur matière, leur forme, leur couleur) ; elles présentent cependant des similarités (une surface horizontale de taille comparable soutenue par quatre pieds, un dossier) dont la pertinence est liée à une fonction bien précise : s'asseoir. Si en revanche j'ai besoin de bois pour faire du feu, les deux

<sup>1</sup> Sur la distinction entre métareprésentation et métacognition, voir par exemple Proust (2008).

<sup>2</sup> “What cognitive capabilities underlie our fundamental human achievements ? Although a complete answer remains elusive, one basic component is a special kind of symbolic ability – the ability to kick out patterns, to identify recurrences of these patterns despite variations in the elements that compose them, to form concepts that abstract and reify these patterns, and to express these concepts in language. Analogy, in its most general sense, is this ability to think about relational patterns” (Gentner *et al.*, 2001, 2)

<sup>3</sup> Voir sur ce point Monneret (2003b)

mêmes objets singuliers n'appartiendront plus pour moi à la même catégorie, seule la chaise « bistrot » sera pertinente pour cette nouvelle fonction, puisque la chaise « Tolix » est en métal. En d'autres termes, si, pour des raisons fonctionnelles, je sollicite la catégorie « chaise », les deux objets appartiennent à la même catégorie, mais si je sollicite la catégorie « bois » (ou « objets en bois »), les deux mêmes objets singuliers n'appartiennent pas à la même catégorie.

Cet exemple trivial permet de donner premier aperçu de deux aspects fondamentaux de l'analogie : d'une part le rapport entre analogie, catégorisation, conceptualisation et dénomination ; d'autre part le caractère de « fluidité » des processus analogiques, notion principalement développée par Douglas Hofstadter<sup>4</sup>. Indépendamment de la façon dont elle est constituée et structurée, ce que l'on nomme usuellement une *catégorie* est un ensemble d'éléments qui partagent un certain nombre de propriétés, et par conséquent sont similaires selon un certain point de vue, le plus souvent pratique, qui confère à la catégorie un statut fonctionnel. L'analogie est donc le nom du processus cognitif qui permet à l'être humain de disposer de catégories, ou plus exactement d'être *condamné* à la catégorisation : doté d'aptitudes analogiques qui dépassent de très loin celle des autres espèces animales, l'homme n'a pas d'accès aux singularités pures ; le contact qu'il entretient avec les entités et événements de monde externe comme du monde interne passe nécessairement par des catégories<sup>5</sup>. Les catégories ont un statut de *concept* lorsqu'elles peuvent être considérées comme des représentations mentales, c'est-à-dire des entités ou événement mentaux qui réfèrent à une autre entité ou un autre événement dans l'un des mondes, interne ou externe, et dont ce que le nomme parfois le « contenu » est lié à cette référence ; classiquement, ce contenu peut être décrit d'une manière intensionnelle ou extensionnelle. Dans cette définition large de la notion de catégorie, on inclut donc des catégories non conceptuelles, qui correspondent à toutes les classes d'événements cognitifs infra-représentationnels, par exemple aux catégories sensori-motrices (patterns gestuels)<sup>6</sup>. Enfin, les concepts, en tant que représentations mentales, sont susceptibles d'être véhiculés par des représentations publiques, dont les représentations linguistiques ou figuratives sont des cas particuliers. Les représentations linguistiques se caractérisent donc par le fait qu'elles possèdent une intentionnalité dérivée, héritée des représentations mentales ou des concepts pourvus, eux, de l'intentionnalité primitive<sup>7</sup>. La notion de dénomination intervient à ce niveau : elle prend en charge le lien qui existe entre les concepts et les unités lexicales ou polylexicales qui leur correspondent<sup>8</sup>. Le rapport entre analogie et dénomination passe donc par la constitution du concept : les unités lexicales et polylexicales réfèrent à des concepts définis comme des catégories représentationnelles et les catégories comme l'aboutissement d'un processus de type analogique fondé sur la prise en charge de similarités entre les éléments qui la composent.

<sup>4</sup> Voir D. Hofstadter and the Fluid Analogies Research Group (1995)

<sup>5</sup> Cette idée est très bien formulée par Dewey, dès le début du XXe siècle : "To hold that cognition is recognition is to concede that likeness, a relation, rather than existence, is central. And to be acquainted with anything is to be aware what it is like, in what sort of ways it is likely to behave. These features, character, kind, sort, universal, likeness, fall within the universe of meaning. Hence the theories which make them constitutive of knowledge acknowledge that having meanings is a prerequisite of knowing" (Dewey 1925 : 330). On notera que le slogan "cognition is recognition" est volontiers repris par Hofstadter (voir Hofstadter *et al.* 1995).

<sup>6</sup> La distinction entre catégorie représentationnelle et catégorie sub-représentationnelle peut être appliquée à la distinction, assez courante en psychologie cognitive, entre « catégorisation » et « reconnaissance ».

<sup>7</sup> Voir Jacob (1997 : 36 *et sq*)

<sup>8</sup> Conformément aux définitions bien stabilisées à partir de Kleiber (1984), puis Kleiber (2001) et Petit (2009-2012).

Quant à la notion de fluidité associée aux processus analogiques, elle vise à caractériser le fait que nous ne cessons de modifier les analogies dont nous avons besoin en fonction des buts que nous poursuivons, c'est-à-dire de passer d'une analogie à une autre, ou d'une catégorie à une autre, jusqu'à une adéquation cognitive satisfaisante pour l'objectif visé<sup>9</sup>. En d'autres termes, la fluidité des processus analogiques vise à rendre compte du fait que la construction des représentations et leur utilisation pour telle ou telle finalité sont en constante interaction :

« The triggering of prior mental categories by some kind of input – whether sensory or more abstract – is, I insist, an act of analogy-making. Why is this? Because whenever a set of incoming stimuli activates one or more mental categories, some amount of slippage must occur (no instance of a category ever being precisely identical to a prior instance). Categories are quintessentially fluid entities; they adapt to a set of incoming stimuli and try to align themselves with it. The process of inexact matching between prior categories and new things being perceived (whether those “things” are physical objects or bite-size events or grand sagas) is analogy-making par excellence. How could anyone deny this? After all, it is the mental mapping onto each other of two entities – one old and sound asleep in the recesses of long-term memory, the other new and gaily dancing on the mind's center stage – that in fact differ from each other in a myriad of ways » (Hofstadter 2001, 120).

Outre leur fluidité et leur rôle en matière de catégorisation et de conceptualisation, les processus analogiques sont également essentiels en matière de raisonnement et d'apprentissage. En effet, nous ne catégorisons pas seulement pour l'amour de l'art ou pour que nos représentations soient rangées en bon ordre dans notre cerveau. L'analogie permet crucialement d'effectuer des inférences, puisque la catégorisation d'une entité permet de lui conférer les propriétés des autres entités de la même catégorie. Plus largement, en matière d'apprentissage, l'analogie permet de projeter sur de nouvelles situations des connaissances disponibles sur des situations similaires. D'ailleurs, traditionnellement, l'analogie était cantonnée, en psychologie, au domaine du raisonnement ; elle était exclusivement considérée comme un type de raisonnement, au même titre que la déduction ou l'induction. Ce qui semble nouveau depuis les années 2000, et en particulier depuis le volume collectif *The Analogical Mind: Perspectives from Cognitive Science*, co-dirigé par Gentner, Holyoak et Kokinov et paru en 2001, c'est que l'analogie est désormais considérée comme un processus cognitif central, et plus seulement comme un cas particulier de raisonnement fondé sur le principe de la quatrième proportionnelle<sup>10</sup> :

« One should not think of analogy-making as a special variety of *reasoning* (as in the dull and uninspiring phrase “analogical reasoning and problem-solving,” a long-standing cliché in the cognitive-science world), for that is to do analogy a terrible disservice. After all, reasoning and problem-solving have (at least I dearly hope!) been at long last recognized as lying far indeed from the core of human thought. If analogy were merely a special variety of something that in itself lies way out on the peripheries, then it would be but an itty-bitty blip in the broad blue sky of cognition. To me, however, analogy is anything but a bitty blip — rather, it's the

---

<sup>9</sup> C'est un point que je ne développerai pas ici, mais je précise que cet aspect de l'analogie en fait un concept précieux dans les approches interactionnistes de la cognition.

<sup>10</sup> On notera également une autre publication, parue quelques années avant, en 1998, sur le même thème, et sous la direction des mêmes auteurs : *Advances in Analogy Research : Integration of Theory and Data from the Cognitive, Computational, and Neural Sciences*

very blue that fills the whole sky of cognition — analogy is *everything*, or very nearly so, in my view » (Hofstadter 2001, 116-117)

Le propos de Hofstadter est formulé d'une manière radicale, certes, mais il reflète bien l'importance que la psychologie cognitive accorde désormais aux processus analogiques. Un bilan récent des recherches dans ce domaine peut être dressé à partir du rapport du projet « Humans. The Analogy-Making Species », un projet européen qui s'est déroulé de 2006 à 2010 (European Commission Grant FP6-NEST 029088), a impliqué 9 universités dans le monde et produit environ 200 publications. Le texte descriptif du projet insiste bien sur le caractère central de l'analogie dans la cognition humaine :

The ability to make analogies lies at the heart of human cognition and is a fundamental mechanism that enables humans to engage in complex mental processes such as thinking, categorization, and learning, and, in general, understanding the world and acting effectively on it based on her/his past experience.[...] The ability to see a novel experience, object, situation or action as being “the same” as an old one, and then to act in an approximately appropriate manner (and then fine-tuned to fit the novel experience), is, almost unquestionably, one of the capacities that sets humans apart from all other animals<sup>11</sup>.

Parmi les conclusions du rapport remis à l'issue de ce projet de recherche, on relève notamment :

- que l'analogie ne serait pas un mécanisme indépendant dans la cognition humaine, mais plutôt un phénomène émergent, fondé sur des mécanismes élémentaires également utilisés pour d'autres tâches cognitives, et qui entrent en interaction pour produire des analogies ;
- que les processus analogiques influencent fortement et d'une manière dynamique les processus perceptifs ;
- que l'analogie joue un rôle important dans la récupération des informations mémorisées ;
- que les analogies transfèrent les émotions associés, de la source à la cible comme de la cible à la source ;
- que l'analogie peut fonctionner d'une manière automatique à un niveau inconscient.

J'ajouterai enfin, pour clore ce tour d'horizon des approches cognitives de l'analogie, que dans le champ particulier de la psychologie du développement, l'analogie fait également l'objet de recherches approfondies. A la suite des travaux de Gentner, qui ont abouti à la Structure Mapping Theory (Gentner 1983, 1988) dont l'intérêt fut de mettre l'accent sur cette phase cruciale dans l'analogie qu'est la mise en correspondance des structures, deux directions de recherches principales se sont développées : l'une s'attache au rôle des connaissances dans les performances analogiques de l'enfant, et tend à montrer que si les enfants ont une bonne connaissance des entités mises en relation, ils sont très précocement aptes – dès l'âge d'environ trois ans, voire dès dix-huit mois – à la manipulation d'analogies et améliorent cette aptitude parallèlement à l'accroissement de leurs connaissances (Goswami et Brown 1990, Goswami 1992)<sup>12</sup> ; l'autre cherche à mettre en évidence le rôle des fonctions exécutives – contrôle inhibiteur, flexibilité cognitive – dans les performances analogiques et

<sup>11</sup> [http://cordis.europa.eu/search/index.cfm?fuseaction=proj.document&PJ\\_RCN=10456257](http://cordis.europa.eu/search/index.cfm?fuseaction=proj.document&PJ_RCN=10456257)

<sup>12</sup> Pour Gentner, le facteur principal quant au développement consiste plutôt dans l'aptitude de l'enfant à s'émanciper de la similarité perceptive pour acquérir l'aptitude à la similarité relationnelle (Gentner 1989, Rattermann et Gentner, 1998)

montre que celles-ci s'améliorent avec le développement de ces fonctions exécutives (Richland et al. 2006, Thibaut et al. 2010a, 2010b).

Si maintenant on élargit la perspective pour prendre en considération l'ensemble des relations de similarité susceptibles d'être pertinentes pour l'analyse linguistique, bien d'autres phénomènes doivent être pris en considération. Admettons cinq paramètres fondamentaux de la description linguistique : les événements sensori-moteurs (dont font partie la production et la réception du signifiant), le signifiant, le signifié, le concept et la réalité externe. Ces paramètres peuvent être rapportés aux trois mondes que nous avons introduits précédemment comme ontologie minimale : le monde extra-mental extra-corporel pour la réalité externe, le monde extra-mental corporel pour les événements sensorimoteurs (désormais ESM) et le monde mental pour les signifiants, les signifiés et les concepts. On notera au passage que ce que la linguistique nomme habituellement « référent » apparaît ici comme une notion hétérogène, puisque le référent d'une expression linguistique peut appartenir ou bien à la réalité externe, lorsqu'il s'agit d'une entité ou d'un événement qui existe réellement, ou bien au monde mental, lorsque référent a un statut de représentation, qu'il s'agisse de la représentation d'un inexistant, imaginaire ou fictionnel, ou d'une entité mentale (un signe, par exemple, dans le cas de l'autonymie, ou encore un nombre)<sup>13</sup>. A partir de ces cinq paramètres, vingt-cinq types théoriques de relations de similarité peuvent être envisagés, que l'on peut ramener à quinze types, si l'on admet, pour simplifier, que la relation de similarité est symétrique<sup>14</sup> :

« similaire à »	ESM	signifiant	signifié	concept	référent
ESM	homogène				
signifiant	hétérogène	homogène			
signifié	hétérogène	hétérogène	homogène		
concept	hétérogène	hétérogène	hétérogène	homogène	
réalité externe	hétérogène	hétérogène	hétérogène	hétérogène	homogène

L'analogie est dite « homogène » si la similarité s'effectue entre deux entités de même nature, « hétérogène » si ce n'est pas le cas. Les analogies homogènes correspondent à des phénomènes bien connus :

- l'analogie entre événements sensori-moteurs rend compte en premier lieu de la notion de signifiant, puisque les unités de ce que l'on nomme signifiant, les phonèmes, ne sont autres que des catégories motrices en production et sensorielles en réception<sup>15</sup>. Ce type d'analogie s'applique également aux synesthésies<sup>16</sup> ;

<sup>13</sup> Bien sûr, cette formulation est volontairement simplifiée. Elle vise essentiellement à préserver le contraste entre ce qui existe indépendamment des représentations humaines et ce qui existe comme représentation humaine. Ce contraste est nécessaire à la préservation du concept de vérité comme norme cognitive (voir notamment Engel (1989) et Engel *et al.*, (2003, 2005)).

<sup>14</sup> C'est-à-dire que « X est similaire à Y » est équivalent à « Y est similaire à X ». Je précise bien qu'il s'agit d'une simplification à vocation méthodologique : la relation de similarité n'est pas nécessairement symétrique.

<sup>15</sup> Le fait que la perception des sons du langage soit catégorielle signifie bien que nous ne percevons pas les sons du langage comme des singularités mais comme des occurrences de catégories, c'est-à-dire des occurrences de phonèmes.

<sup>16</sup> Voir sur ce point Ramachandran et Hubbard (2001 a et b).

- l'analogie entre signifiants correspond aux cas de la paronomase ou de la rime par exemple. Dans le cas de signifiants de langues différentes, ce type d'analogie joue un rôle important dans la problématique de l'intercompréhension<sup>17</sup> ;
- l'analogie entre signifiés correspond principalement aux cas de la polysémie (analogie de signifiés pour un même signifiant) et de la synonymie (analogie de signifiés de deux signes distincts) ;
- l'analogie entre concepts renvoie notamment à la hiérarchie conceptuelle : le fait de considérer que deux concepts sont similaires conduit à former un concept englobant qui les subsume. Par exemple, Hannah Arendt argumente en faveur d'une similarité entre les concepts de « nazisme » et de « communisme » (et bien sûr des réalités auxquelles ces concepts réfèrent), ce qui se traduit par la construction du concept de « totalitarisme ». La critique de ce concept passe donc par la critique des jugements de similarité formulés lors de la justification du concept englobant. Un autre type d'analogie entre concepts est le cas des métaphores conceptuelles, au sens de Lakoff, selon lesquelles un concept est projeté sur un autre concept, plus élémentaire, avec lequel il entretient une relation de similarité<sup>18</sup> (par exemple la spatialisation du temps).
- enfin, l'analogie entre réalités externes correspond aux processus de catégorisation et de conceptualisation. Lorsque des singularités du monde externe sont similaires, soit parce qu'elles partagent des attributs perceptifs, soit parce qu'elles ont une structure commune (similarité relationnelle), elles peuvent être considérées comme faisant partie de la même catégorie ou du même concept (en fonction de la visée pragmatique adoptée). Cette position implique que, inversement, des entités d'une même catégorie de la réalité externe partagent des propriétés (relationnelles ou attributives) dans le monde extra-mental<sup>19</sup>.

En revanche, les analogies hétérogènes mettent en jeu des similarités qui ne sont généralement pas prises en compte dans l'étude de l'analogie par la psychologie cognitive, ni par les études linguistiques relatives à la question de la dénomination. Parce qu'elles sont hétérogènes, ces analogies posent, au moins en première analyse, un problème particulier puisqu'elles requièrent qu'un même type de prédicat ou de relation puisse être appliqué à des entités de nature différente. Ce problème se pose aussi bien pour l'analogie binaire (similarité d'attributs) que pour l'analogie proportionnelle (similarité de structure). Par conséquent, les propriétés éligibles pour ce genre de similarité devraient être des propriétés très générales, du type « cohésion », « complexité », « quantité », etc.

Parmi ces analogies hétérogènes, deux grands types de cas peuvent être distingués :

- les cas où le signifiant est impliqué, en tant que représentation ou par le biais d'une réalisation sensori-motrice (analogie entre signifiant ou occurrence sensori-motrice d'un signifiant d'une part et signifié / concept / référent d'autre part), qui sont classiquement traités dans la perspective de la notion d'iconicité.

<sup>17</sup> Voir E. Castagne et Ph. Monneret (à paraître).

<sup>18</sup> « Nous soutenons qu'une grande partie de notre système conceptuel normal est structuré métaphoriquement, c'est-à-dire que *la plupart des concepts sont en partie compris en termes d'autres concepts* » (Lakoff et Johnson, 1985, p. 14. Nous soulignons).

<sup>19</sup> Dans la formulation de Hofstadter, un concept est un "paquet d'analogies" : "In short, the domain of the word "shadow" [dont l'auteur a examiné divers emplois, plus ou moins usuels : *rain shadow*, *snow shadow*, *in the shadow of the war*, *population shadow*] is a blurry region in semantic space, as is any human category, and [...] that blur is due to the subtleties of mapping situations onto other situations – due, in other words, to the human facility of making analogies. The point is, a concept is a package of analogies" (Hofstadter, 2001, 123)

- les autres cas, qui renvoient à des similarités entre les événements sensori-moteurs autres que ceux qui sont impliqués par les signifiants d'une langue, les référents, les concepts, les signifiés, et correspondent essentiellement à trois problèmes classiques, qui sont fortement liés : celui de la référence (des concepts ou des mots), celui du rapport entre le plan sémantique et le plan conceptuel, qui interroge la spécificité de la structuration linguistique du sens au regard d'une structuration conceptuelle indépendante des langues, et celui de l'ancrage sensori-moteur des structurations conceptuelles<sup>20</sup>.

Je vais me concentrer sur le premier type de cas. Le fait de reformuler la question de l'iconicité à partir du concept d'analogie permet non seulement d'éviter certains malentendus au sujet du concept peircien d'icône<sup>21</sup>, mais aussi d'unifier le problème psychologique de l'analogie et le problème linguistique de l'iconicité. Si en effet nous disposons d'un appareil cognitif qui nous caractérise, en tant qu'être humains, par le fait d'être particulièrement disposés à concevoir, à percevoir et à traiter des structures analogiques, c'est-à-dire des structures impliquant des similarités, cette disposition cognitive devrait aussi bien s'appliquer aux similarités qui engagent le signifiant et les événements sensori-moteurs linguistiques. Les notions d'analogie et de similarité apparaissent d'ailleurs tout à fait explicitement, dans certaines des définitions de l'iconicité, bien qu'elles ne soient pas directement thématiques :

“Iconicity as a semiotic notion refers to a natural resemblance or *analogy* between the form of a sign ('the signifier', be it a letter or sound, a word, a structure of words, or even the absence of a sign) and the object or concept ('the signified') it refers to in the world or rather in our perception of the world. The *similarity* between sign and object may be due to common features inherent in both: by direct inspection of the iconic sign we may glean true information about its object. In this case we speak of 'imagic' iconicity (as in a portrait or in onomatopoeia, e.g. 'cuckoo') and the sign is called an 'iconic image.' When we have a plurality of signs, the *analogy* may be more abstract: we then have to do with diagrammatic iconicity which is based on a relationship between signs that mirrors a similar relation between objects or actions (e.g. a temporal sequence of actions is reflected in the sequence of the three verbs in Caesar's dictum "veni, vidi, vici"): in this instance, the sign (here the syntactic structure of three verbs) is an 'iconic diagram.' Obviously, it is primarily diagrammatic iconicity that is of great relevance to language and literary texts” (Fischer 1984, 150. Nous soulignons)<sup>22</sup>

Le lien entre les deux types de phénomènes, analogie (au sens des psychologues) d'une part, iconicité (au sens des linguistes ou des sémioticiens) d'autre part, demeure donc largement inexploré. Montrer la pertinence de cette relation est précisément l'un des objectifs d'une « linguistique analogique », qui s'attache à étudier l'ensemble des contreparties linguistiques des processus cognitifs analogiques<sup>23</sup>.

<sup>20</sup> Pour une mise au point assez récente sur cette dernière question, voir le chapitre intitulé « The Role of Sensory and Motor Information in Semantic Representation : a review », de L. Meteyard et G. Vigliocco, dans P. Calvo et A. Gomila (2008, 293-312)

<sup>21</sup> Voir Ph. Monneret (2003 a et b, 2004 et à paraître)

<sup>22</sup> Cette définition, souvent citée, est en outre reprise sur la page d'accueil de l'Iconicity in Language and Literature society (<http://www.iconicity.ch/en/iconicity/index.php>). Elle peut donc être considérée comme une définition de référence.

<sup>23</sup> Je renvoie sur ce point aux *Cahiers de linguistique analogique* (accessibles à l'adresse <https://sites.google.com/site/cahierslinguistiqueanalogique/home>), et en particulier au premier numéro de cette revue (Monneret, 2003), ainsi qu'à Monneret (2004).

On remarquera que dans la définition qui vient d'être citée, l'iconicité apparaît bien comme étant liée à une relation de similarité, mais aussi que la nature des éléments impliqués dans cette relation de similarité est assez flottante : au début de la définition, la similarité est située entre la forme du signe (ou le signifiant) et l'objet ou le concept auquel le signe réfère ; l'iconicité imaginaire (*imagic iconicity*) est définie ensuite par une similarité entre le signe et l'objet ; enfin, l'iconicité diagrammatique est présentée comme la similarité d'une relation entre des signes d'une part, et entre des objets ou des actions d'autre part. Une première clarification peut être tirée de l'examen des exemples proposés. Quels sont les éléments similaires dans le cas de l'onomatopée ? Ce sont bien sûr les occurrences du signifiant du signe *cuckoo* qui sont acoustiquement similaires aux cris produits par le coucou, lesquels renvoient métonymiquement à l'oiseau. Plus simplement, un bruit (ou un son) est similaire à un autre bruit. Il s'agit donc non pas d'une analogie hétérogène, mais bien d'une analogie homogène, entre deux entités de même nature. L'analogie semble donc hétérogène si on la décrit comme une similarité entre signifiant et signifié (ou objet), mais ce type de description n'est autre qu'une généralisation de la similarité qui existe au plan des occurrences (occurrences du signifiant et occurrences du cri de l'oiseau). Quant au cas de « veni, vidi, vici », la similarité se situe entre la succession graphique (à l'écrit) ou temporelle (à l'oral) des occurrences des signifiants de chacun de ces trois signes, et la succession temporelle des actions dans la réalité. Encore une fois, il s'agit d'une similarité homogène entre des entités qui appartiennent au monde extra-mental extra-corporel, et par conséquent qui ont des propriétés spatio-temporelles. Il apparaît ainsi que l'une des sources de l'iconicité (ou analogie iconique) se situe au niveau de la similarité dans la réalité externe entre occurrences de signifiants et occurrences de concepts, et que les analogies hétérogènes du type « signifiant / concept » ou « signifiant/signifié » ne sont que des généralisations des analogies homogènes entre occurrences.

Au plan des principes iconiques généraux, la similarité forme / sens (ou concept ou expérience) est formulée d'une manière un peu plus explicite, avec quelques variations cependant. Par exemple, dans la formulation de Newmeyer, la similarité (métaphoriquement exprimée par le verbe *reflect*) se situe entre les constituants (*elements*) des représentations linguistiques et les constituants des concepts :

“Structure-concept iconicity embodies the idea that the form, length, complexity, or interrelationship of elements in a linguistic representation reflect the form, length, complexity or interrelationship of elements in the concept that representation encodes” (Newmeyer 2002, 370)

Ce type d'iconicité se décline en plusieurs principes bien documentés en linguistique cognitive. Les plus couramment utilisés sont les suivants :

- le principe de quantité : “The iconic principle of quantity accounts for our tendency to associate more form with more meaning and, conversely, less form with less meaning. By stretching the o-sound of *long* as in *That's a loooooog story* we iconically express the idea of an “extremely long” story.” (Dirven et Verspoor 2004, 11). Un autre exemple classique est celui du pluriel, pour lequel, dans la plupart des langues, un augment au plan du signifiant (plus de signifiant) traduit la pluralité au plan du signifié (plus de signifié) ;



- le principe d'ordre séquentiel : “The principle of sequential order is a phenomenon of both temporal events and the linear arrangement of elements in a linguistic construction” (*ibid*, 10). C’est le cas du fameux « Veni, vidi, vici » précédemment commenté ;
- le principe de distance (ou de proximité): “The principle of distance accounts for the fact that things which belong together conceptually tend to be put together linguistically, and things that do not belong together are put at a distance [...] The smaller linguistic distance between *sent* and *his girlfriend* in *Romeo sent his girlfriend a Valentine card* means that she actually received the Valentine’s Day card, while the greater distance between the verb and the *to*-phrase in *Romeo sent a Valentine card to his girlfriend* leaves the meaning unclear as to whether she ever received the card” (*ibid.*, 10-11)

On constate de nouveau que, dans la formulation de ces similarités, le pôle de la forme est assez stable, mais que celui du sens est variable : *meaning, (temporal) events, concepts*.

Givon (1985, 191), s’interrogeant sur ce qui est codé par le langage, attire l’attention sur un flottement du même genre, notamment dans les positions successives de Haiman (1980, 1985b), et note que ce dernier finit par s’arrêter sur l’idée que notre pensée reflète (*reflect*) une certaine perception ou expérience d’entités, d’états et d’événements, et que le langage à son tour représente ces perceptions et expériences. Il ajoute cependant que ce point de vue est surtout pertinent pour l’analyse du lexique, qui code des concepts et des entités, et pour la sémantique propositionnelle, qui code des états et des événements, mais qu’il l’est moins dans le cas de la syntaxe, qui code des opérations cognitives plus abstraites<sup>24</sup>. Il reste que, globalement, la similarité qui fonde l’analogie iconique semble située entre le langage et la pensée : « I shall be arguing through this book that linguistic structures are often similar to non-linguistic diagrams of our thought » (Haiman 1985b, cité par Givon 1985, 191). Toutefois, dans les principes iconiques dont Givon fait l’hypothèse, c’est souvent le terme d’expérience qui est privilégié. Tel est le cas du « méta-principe de l’iconicité », formulé ainsi :

« All other things being equal, a coded experience is easier to store, retrieve and communicate if the code is maximally isomorphic to the experience » (*ibid*, 189)

ou encore de cet autre principe cognitif général, sur lequel je reviendrai ultérieurement :

“The more important a facet of experience is to the organism or culture, in terms of pragmatic, adaptive, real-world needs, the more distinctly it is coded in language” (*ibid*, 210)

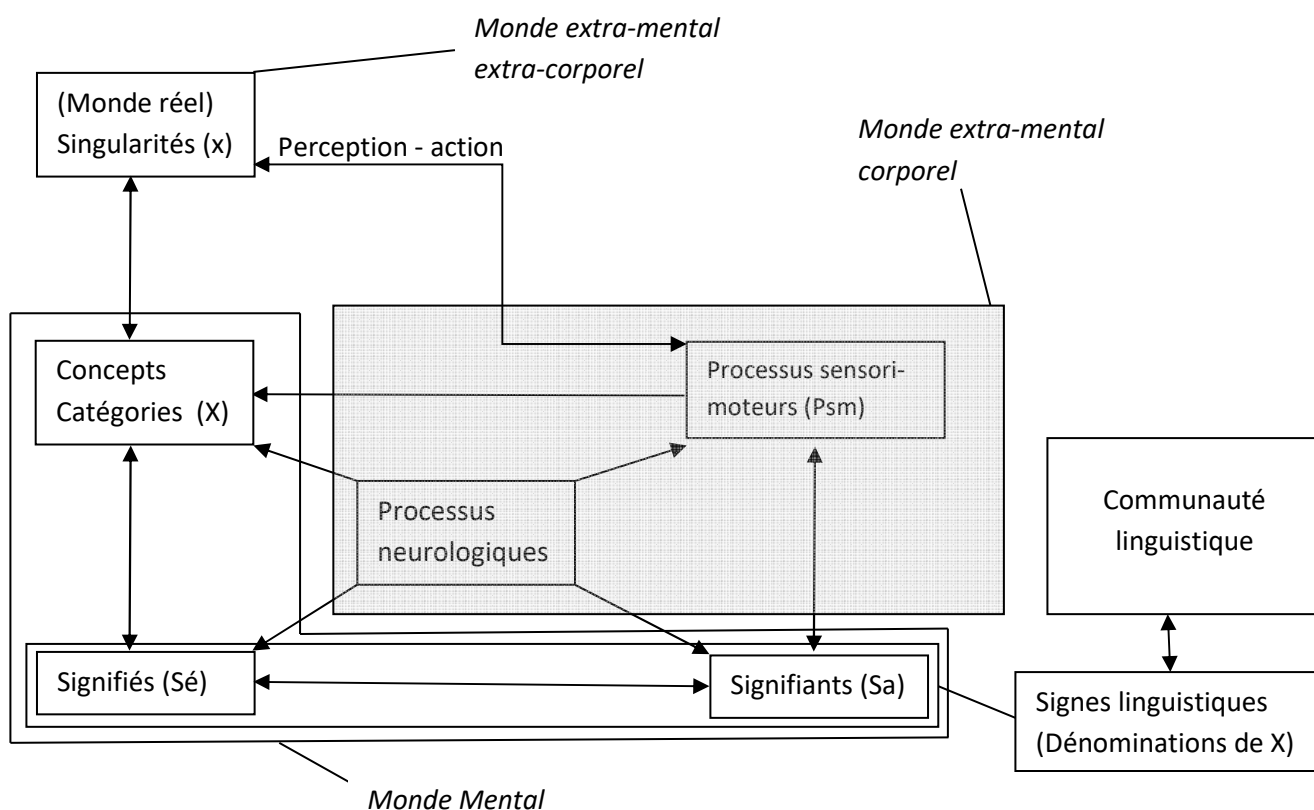
On constate ainsi que la plupart des travaux relatifs à l’iconicité linguistique font preuve d’un certain dilettantisme à l’égard des constituants entre lesquels un isomorphisme ou une similarité sont mis en évidence. Certes, cela prouve qu’une certaine façon d’envisager les phénomènes iconiques s’accommode de cette imprécision. Mais pour la question qui est ici examinée de l’enjeu des processus analogiques pour le problème de la dénomination, il me

---

<sup>24</sup> Or Givon s’intéresse surtout à la syntaxe.

semble nécessaire de clarifier la situation. Pour aller à l'essentiel, et en me limitant au cas de la dénomination<sup>25</sup>, j'admettrai les points suivants<sup>26</sup> :

- il existe un monde réel extérieur à l'homme (le monde extra-mental-extra-corporel)
- nos perceptions et nos expériences sont des perspectives du monde réel ;
- le monde réel exerce donc une influence causale sur nos perceptions et nos expériences ;
- nos perceptions et nos expériences sont par ailleurs conditionnées à la fois par nos concepts (monde mental) et par notre organisme (monde extra-mental corporel)
- nos concepts sont eux-mêmes dépendants de notre organisme (au plan sensori-moteur ; voir *supra*, note 16) et des signifiés que fournit notre langue (ou que fournissent les langues que nous connaissons)
- les signifiés véhiculés par les langues sont aussi une source de concepts
- les signes linguistiques sont ratifiés par une communauté linguistique



**Figure 1 : Mondes et paramètres de l'analyse linguistique dans le cas de la dénomination**

<sup>25</sup> C'est-à-dire en laissant de côté la problématique des unités de sens codées de type instructionnel.

<sup>26</sup> Il va de soi que chacun de ces points pourrait être longuement justifié et argumenté au regard d'autres points de vue (plus constructivistes par exemple). Je me limite ici à expliciter les présupposés qui guident l'analyse.

Ces éléments sont repris dans la figure 1, qui tente de faire apparaître l'ensemble des relations qui peuvent être prises en compte dans une approche analogique de la question de la dénomination :

- comme je l'ai déjà indiqué, les concepts (ou catégories) ainsi que les signifiants sont des classes analogiques : la similarité entre les  $x$  du monde réel permet de construire des catégories  $X$ ; la similarité entre processus sensori-moteurs (Psm) est à l'origine de patterns sensori-moteurs, que l'on nomme signifiants (Sa).
- les concepts  $X$  héritent de certaines des propriétés des singularités  $x$ <sup>27</sup>. Plus précisément, c'est l'intension des concepts qui est constituée d'une sélection de propriétés des singularités regroupées dans une même catégorie. Un premier type de variabilité culturelle prend son origine dans la latitude permise par la sélection de certaines propriétés. Les concepts ont par ailleurs une dimension sensori-motrice, qui peut se comprendre soit en termes globaux de structuration du conceptuel par le sensori-moteur (comme dans les travaux de Lakoff et Johnson par exemple), soit en termes d'activation conjointe, qui peut être de l'ordre de la simulation (on sait par exemple que la compréhension d'une phrase d'action est mentalement simulée par l'activation du programme moteur correspondant à cette action) ou de l'association<sup>28</sup>.
- les signifiés héritent à leur tour des propriétés des concepts. Dans le cas de la monosémie, le signifié est fourni par l'intension du concept de référence<sup>29</sup>. Dans le cas de la polysémie, le signifié se décompose en 1) une première acception héritée du concept de référence, qui par conséquent conserve une trace des traits descriptifs des singularités catégorisée par le concept<sup>30</sup> ; 2) d'autres acceptions qui correspondent à d'autres concepts, lesquels entretiennent éventuellement une relation d'analogie avec le premier (par exemple une relation métaphorique)<sup>31</sup>. Au plan cognitif, l'introduction d'un opérateur métaphorique dans l'organisation de la polysémie signifie que deux concepts sont activés dans l'emploi des acceptions métaphoriques, au sens où le déclenchement de l'acception métaphorique passe par l'activation de l'acception de

---

<sup>27</sup> "I now make an observation that, though banal and obvious, needs to be made explicitly nonetheless – namely, things, "out there" (objects, situations, whatever) that are labeled by the same lexical item have something, some core, in common ; also whatever it is that those things "out there" share is shared with the abstract mental structure that lurks behind the label used for them. Getting to the core of things is, after all, what categories are for" (Hosftadter, 2001, 122)

<sup>28</sup> "The strong prediction is direct engagement: to achieve representation, semantic content *necessarily* and *directly* recruits the sensory and motor systems in a simulation of the on-line experience of the referents. A weaker prediction is that semantic content recruits sensory and motor systems through association, rather than simulation. Here, the recruitment of semantic content may not be necessary but it may still be direct. Interestingly, this still predicts consistent interactions between semantic and sensory–motor information. Sensory and motor information may be recruited routinely during semantic access because of intimate ties that develop as a result of experience, but these ties do not equate to simulation" (Meteyard et G. Vigliocco, 2008, 297)

<sup>29</sup> Par exemple, le concept de TETRAEDRE se décrit de la même façon que le signifié du mot « tétraèdre » : comme un polyèdre à quatre faces ou comme une pyramide à base triangulaire.

<sup>30</sup> Par exemple, pour le mot « triangle », la première acception donnée par le *TLFi* « polygone à trois côtés » est celle qui correspond au concept de TRIANGLE (et qui pourrait aussi bien être exprimée par une formule algébrique).

<sup>31</sup> Pour « triangle », le *TLFi* donne deux acceptions métaphoriques :

« THÉÂTRE. Structure dramatique à trois personnages. *Triangle que forment le mari, la femme et l'amant. Triangle dramatique.* Triangle représenté par les trois rôles dramatiques principaux que sont le sauveteur, le persécuteur et la victime. *Le coup de théâtre et le moment de confusion correspondent aux changements de rôles dans le Triangle Dramatique*

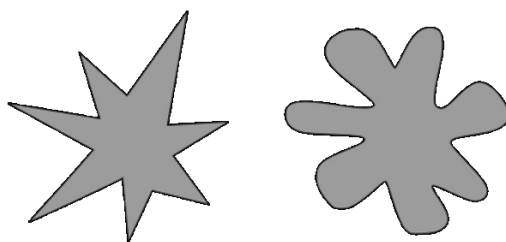
PSYCHANAL., PSYCHOL. *Triangle pervers.* Arrangement pathologique où se trouvent impliqués trois membres d'une même famille (par exemple, coalition de la mère et du fils contre le père) »

base, non métaphorique (p. ex. *bouchon* : de bouteille / routier). Bien sûr, il existe des cas où, en dépit d'une relation métaphorique évidente, les acceptions sont suffisamment dissociées pour qu'on puisse faire l'hypothèse que le traitement sémantique n'implique qu'un seul concept, et ne passe pas par le sens de base du mot (p. ex. : *bouton* : de fleur / de vêtement / électrique)<sup>32</sup>.

- La rubrique des processus sensori-moteurs regroupe d'une part les processus permettant la perception et l'action, d'autre part les processus de production et de réception des signifiants. Ces derniers ont des propriétés spatio-temporelles qui autorisent des analogies homogènes avec les entités et événements du monde extra-mental extra-corporel (comme dans le cas de *veni, vidi, vici* ou dans celui des onomatopées).

Il semble donc que le cœur de l'analogie iconique se situe dans les similarités entre les singularités du monde extra-mental extra-corporel et les événements sensori-moteurs du monde extra-mental corporel liés à l'actualisation des signifiants. Ces similarités ne peuvent être transportées au plan des catégories (concepts et signifiants) que par commodité d'expression : les concepts et les signifiants sont des représentations mentales et par conséquent ne peuvent avoir d'autres propriétés spatio-temporelles que celles de leur substrat neuronal. Ce n'est donc que par une sorte de métaphore qu'un concept ou un signifiant peut être situé avant un autre (principe d'ordre séquentiel), proche ou distant d'un autre (principe de proximité ou de distance), ou encore quantitativement évalué (principe de quantité)<sup>33</sup>. Les propriétés communes des singularités qui tombent sous le même concept (similarités de l'analogie de catégorisation) sont celles qui servent de base à la similarité de l'analogie iconique. Par exemple, si la similarité entre des ensembles d'événements (X,Y,Z), (X',Y',Z'), (X'', Y'',Z'') est fondée sur le fait que chacun de ces ensembles regroupe des événements qui ont eu lieu l'un après l'autre, donc qu'ils correspondent à ces occurrences du concept de SUCCESSION, un codage de cette réalité est iconique s'il se manifeste par une succession d'occurrences de signifiants (ou de groupes de signifiants). En d'autres termes, une succession d'occurrences de signifiants est analogue à une succession d'événements, et c'est ce genre d'analogie que l'on vise en premier lieu avec le concept d'iconicité.

La situation est sensiblement différente dans le cas du célèbre effet *bouba / kiki* ou *maluma / takete* :



<sup>32</sup> Dans certains cas, la différence entre ces deux situations est traduite dans les dictionnaires par la présence de la marque d'usage « par métaphore », si les deux concepts sont activés. Mais les dictionnaires sont très instables sur ce genre de caractérisation. Voir Monneret (2013) pour une réflexion sur ce type de problème à partir du mot *contagion*.

<sup>33</sup> Sauf si l'on se donne les moyens de disposer de coordonnées temporelles des opérations mentales sous-jacentes aux processus linguistiques. C'est la voie que Maurice Toussaint a inaugurée à partir du modèle guillaumien (voir Toussaint 1983, et pour un prolongement dans une perspective un peu différente, Monneret 2003c)

Le fait que les locuteurs de nombreuses langues associent régulièrement la forme angulaire ou étoilée aux mots *kiki* ou *takete* et la forme arrondie aux mots *bouba* ou *maluma*, montre d'une manière très nette qu'un concept (FORME ANGULAIRE ou FORME ARRONDIE), est analogue à un signifiant ([kiki], [takete] ou [buba], [malyma]) au sens où les occurrences de ce concept (telles ou telles figures singulières), ont des propriétés visuelles qui sont analogues aux propriétés acoustiques et articulatoires des occurrences des signifiants<sup>34</sup>. Il s'agit donc d'un cas de synesthésie, c'est-à-dire d'analogie entre deux modalités sensori-motrices distinctes. Mais ce qu'indique surtout ce type de phénomène, c'est que les phonèmes ne sont pas condamnés à l'analogie homogène avec des événements sonores (c'est-à-dire à la similarité onomatopéique), et qu'ils peuvent également entrer dans des relations analogiques hétérogènes sur la base de propriétés visuelles d'entités ou d'événements.

Une dernière propriété des occurrences de signifiants mérite d'être soulignée dans le cadre de ce propos, afin de rendre compte d'une idée développée par Kleiber (2001). Cette idée consiste à distinguer deux aspects du sens des dénominations : l'un, qui varie selon les dénominations, est le sens descriptif ou représentationnel, permettant d'effectuer la catégorisation sur la base des propriétés des singularités catégorisées ; l'autre, commun à toutes les dénominations, est l'indication de la catégorialité elle-même, c'est-à-dire du fait que la catégorie forme une unité ontologique. Ce second aspect du sens des dénominations permet de distinguer clairement l'unité lexicale (ou polylexicale) dénomminative (*ophtalmologue*) de la compositionnalité sémantico-syntaxique (« médecin spécialiste des yeux »), où cette unité ontologique n'existe pas. Or, Kleiber ajoute que l'unité ontologique des dénominations est marquée iconiquement par la totalité que constitue la dénomination au plan formel : « Le *tout* ou *unité ontologique* est précisément marqué iconiquement par le tout formel que représente la dénomination » (Kleiber, 2001, 36) :

« Reprenons le cas d'*ophtalmologue* et de *médecin spécialiste des yeux*. La différence capitale est faite par la différence unité formelle ou tout formel vs non unité formelle ou non tout formel : l'unité formelle que constitue *ophtalmologue* en tant qu'item lexical a pour conséquence de marquer le trait sémantique de 'catégorie de choses', alors que semblable trait sémantique n'est pas associé à la séquence *médecin spécialiste des yeux*, précisément parce qu'elle n'est pas une unité formelle, préconstruite. Même si les deux sont proches du point de vue du sens, ils se séparent sémantiquement par le fait que seul le premier contient en plus, iconiquement, l'idée qu'il s'agit d'une catégorie de choses. » (*ibid.*, 36-37)

Ce phénomène iconique correspond visiblement à une similarité entre forme et concept, fondée sur une propriété commune qui peut être définie par la notion de totalité ou d'unité : toute dénomination présente un caractère d'unité formelle et réfère à un concept, qui en tant que catégorie, possède également une unité. En d'autres termes, la dénomination se caractérise par le fait que l'unité de sa forme est analogue à l'unité du concept qu'elle signifie. Tâchons de préciser, comme nous l'avons fait antérieurement, la nature exacte des membres de cette analogie. On remarque en premier lieu que l'unité du concept semble conçue sur le modèle de l'entité individuelle :

---

<sup>34</sup> Pour plus de détails sur cette analogie, voir Nobile (à paraître). Sur l'investigation psychologique récente de ce phénomène, voir notamment Maurer, Pathman et Mondloch (2006), Nielsen et Rendall, D. (2011), Spence et Parise (2012).

« Comme les entités individuelles, ces entités ou “choses” que sont les catégories doivent être différenciées les unes des autres. La notion de chose (la notion de *notion* chez Culioli) fait en effet appel à celle de limites ou de frontières, de différenciation par rapport aux autres choses. Elle doit former une unité, un tout. Si elle a des parties, conformément au dogme gestaltiste fondateur, ce tout n’est pas seulement l’addition ou la somme des parties, mais il comporte en plus l’idée qu’il s’agit d’un tout ou d’une unité. Qu’il y a quelque chose en plus qui donne l’unité et qui fait que ce tout ne se laisse pas réduire à ses parties. » (*ibid.*, 36)

Par conséquent, l’unité ontologique de l’ophtalmologue en tant que catégorie serait peut-être du même genre que l’unité d’une entité individuelle (p.ex. un individu auquel on réfère au moyen d’un nom propre) ou d’une entité singulière (p. ex. une feuille d’arbre singulière, distincte de toute autre feuille d’arbre, et à laquelle il est possible de référer au moyen d’une expression démonstrative). Ces êtres ou ces choses du monde réel ont en effet une unité, qui est accessible à la perception. Mais peut-on dire d’un concept qu’il a une unité ? Sans doute, mais cette unité est probablement conçue par analogie avec l’unité des entités singulières.

Du côté de la forme, Kleiber précise que l’unité ontologique est inscrite au plan du signifiant :

« Il y a donc un signifiant identique pour toutes les dénominations, qui marque iconiquement qu’il s’agit sémantiquement d’une catégorie de choses » (*ibid.*)

Ce point est plus discutable. S’il ne pose pas de problème pour les unités monolexicales, qui, en effet, possèdent un signifiant unifié, il semble impossible de considérer, dans les cas de polylexicalité, que l’unité est marquée au niveau du signifiant : ce qui caractérise les expressions polylexicales par rapport aux lexèmes, c’est justement qu’elles sont composées de plusieurs mots, donc disjointes, non unifiées au plan du signifiant. En revanche, il est bien connu que les expressions polylexicales se distinguent des expressions libres ou compositionnelles par une série de contraintes morphosyntaxiques qui témoignent de leur caractère plus ou moins figé, donc de leur unité « formelle »<sup>35</sup>. Mais cette unité se situe au plan de l’ensemble (signifié + signifiant), c’est-à-dire au plan du signe.

L’analogie qui caractérise les dénominations se situe donc plutôt entre signes et concepts, qui sont similaires en tant qu’ils possèdent la propriété commune d’« unité » – avec cette légère réserve que l’unité du concept serait peut-être pensée à l’image de l’unité des choses singulières ou des êtres individuels<sup>36</sup>. On notera que ce type d’analogie pourrait être rapporté à l’un des méta-principes iconiques de Givon, que nous avons déjà cité :

“The more important a facet of experience is to the organism or culture, in terms of pragmatic, adaptive, real-world needs, the more distinctly it is coded in language” (Givon, 1985, 210)

En effet, si une communauté linguistique adopte une dénomination, qu’elle soit monolexicale, polylexicale, voire proverbiale, c’est sans doute, *a minima*, parce que le concept auquel elle réfère constitue un aspect important de l’expérience, dans cette communauté.

<sup>35</sup> Voir sur ce point Mejri (2002, 2003, 2006) et bien sûr Gross (1996).

<sup>36</sup> Ce qui signifie, en d’autres termes, que l’on peut douter de la clarté de l’expression « unité d’un concept » au sens où il s’agit peut-être d’une métaphore.

Cette étude des relations entre dénomination et analogie nous conduit donc à cerner trois types d'analogies qui peuvent être utiles pour l'analyse des dénominations :

- L'analogie de catégorisation, analogie homogène qui correspond à une similarité entre entités singulières du monde extra-mental extra-corporel ;
- L'analogie iconique, dont le noyau est constitué par des analogies homogènes entre occurrences de signifiants et entités singulières du monde extra-mental extra-corporel ;
- L'analogie iconique de la dénomination, analogie hétérogène qui correspond à une similarité entre signes et concepts, à partir de la propriété commune « unité ».

On remarquera que, si le développement des recherches sur l'analogie linguistique permet de documenter d'une façon convaincante le fait que les unités lexicales (autres que les onomatopées) sont, au moins en partie, analysables en termes d'analogie iconique, ces résultats pourront être interprétés en faveur de la pertinence du concept de dénomination : car si les signifiants (ou leurs occurrences) portent des traces des propriétés des entités auxquelles les signes réfèrent, cela signifie que ces propriétés intrinsèques jouent bien un rôle essentiel au plan linguistique.

## Bibliographie

- Calvo, P., Gomila, A. (2008), *Handbook of Cognitive Science : An Embodied Approach*, Oxford, Elsevier.
- Castagne, E., Monneret, P. (à paraître), *Inter-compréhension et analogie*, Presses de l'Université de Reims.
- Dirven, R., Verspoor, M. (2004) *Cognitive Exploration of Language and Linguistics*, Amsterdam, Benjamins
- Gentner, D. (1983), "Structure-mapping: a theoretical framework for analogy-making", *Cognitive Science*, 7(2), 155-70.
- Gentner, D. (1988), "Metaphor as structure mapping : The relational shift". *Child Development*, 59, 47-59.
- Gentner, D., Holyoak, K. J., Kokinov, B. N. (2001), *The Analogical Mind: Perspectives from Cognitive Science*, M.I.T. Press
- Engel, P. (1989), *La Norme du vrai, philosophie de la logique*. Paris, Gallimard
- Engel, P., Mulligan, K. (2003), « Normes éthiques et normes cognitives », *Cités*, 15, p. 171-186 (R)
- Engel, P., Rorty, R. (2005), *A quoi bon la vérité ?* Paris Grasset
- Fischer, O. (1984), "Grammaticalisation : uni-directional, non-reversible ? The case of *to* before the infinitive in English", in Fischer, O., Rosenbach, A., Stein, D., *Pathways of Change: Grammaticalization in English* (1984), Amsterdam, Benjamins, p. 149-167.
- Givon, T. (1985), "Iconicity, isomorphism and non-arbitrary coding in syntax", in Haiman, J. (ed.) (1985), *Iconicity in syntax*. Amsterdam; Philadelphia: John Benjamins, p. 187-219.

- Goswami, U. (1992), *Analogical reasoning in children*, Erlbaum, Mahwah, NJ.
- Goswami, U., Brown, A.L. (1990), "Higher-order structure and relational reasoning: Contrasting analogical and thematic relations". *Cognition*, 36, 207-226.
- Gross, G. (1996), *Les expressions figées en français : des noms composés aux locutions*, Paris, Ophrys
- Hofstadter, D. (2001), "Analogy as the core of cognition", Gentner, D., Holyoak, K. J., Kokinov, B. N. (2001), *The Analogical Mind: Perspectives from Cognitive Science*, M.I.T. Press, p. 116-144
- Kleiber G. (1984), « Dénomination et relations dénominatives », *Langages* 76, 77-94.
- Kleiber G. (2001), « Remarques sur la dénomination », *Cahiers de praxématique* 36, 21-41.
- Kokinov, B. (2010) « Humans. The Analogy-Making Species », European Commission Grant FP6-NEST 029088 ; <http://ec.europa.eu/research/fp6/nest/pdf/projects/analogy.pdf>
- Haiman, J. (1980), "The Iconicity of Grammar: Isomorphism and Motivation", *Language*, 56: 515-540
- Haiman, J. (ed.) (1985a), *Iconicity in syntax*. Amsterdam; Philadelphia: John Benjamins.
- Haiman, J. (1985b), *Natural Syntax: Iconicity and Erosion*, Cambridge University Press
- Holyoak, K., Gentner, D., Kokinov, B. (1998), *Advances in Analogy Research : Integration of Theory and Data from the Cognitive, Computational, and Neural Sciences*, New Bulgarian University, Sofia
- Jacob, P. (1997), *Pourquoi les choses ont-elles un sens*, Paris, Editions Odile Jacob
- Lakoff G. et Johnson, M. (1985), *Les Métaphores dans la vie quotidienne*, Paris, Éditions de Minuit.
- Kleiber, G. (2001), *Remarques sur la dénomination*, *Cahiers de Praxématique*, 36, 21-41.
- Maurer, D., Pathman, T., Mondloch, C. (2006), "The shape of boubas: sound–shape correspondences in toddlers and adults", *Developmental Science* 9:3, 316–322
- Mejri S. (2002), "Le figement lexical : nouvelles tendances". *Cahiers de lexicologie* 80 , pp. 213-225.
- Mejri S. (2003), "Le figement lexical". *Cahiers de Lexicologie* 82, pp. 23-39.
- Mejri S., Francois J., (eds) (2006), *Composition syntaxique et figement lexical*, Coll. Bibliothèque de Syntaxe & Sémantique. Presses Universitaires de Caen
- Meteyard, L. et Vigliocco, G. (2008), « The Role of Sensory and Motor Information in Semantic Representation : a review », in Calvo, P., Gomila, A. (2008), *Handbook of Cognitive Science : An Embodied Approach*, Oxford, Elsevier, p. 293-312.
- Monneret, Ph. (2003a), « Iconicité et analogie », *Cahiers de linguistique analogique*, Dijon, ABELL, p. 316-329.
- Monneret, Ph. (2003b), *Le sens du signifiant. Implications linguistiques et cognitives de la motivation*, Paris, Champion.
- Monneret, Ph. (2003c) « Les exigences théoriques d'une neurolinguistique guillaumienne », *Le français Moderne*, n°1, p. 26-36.
- Monneret, Ph. (2004), *Essais de linguistique analogique*, Dijon, A.B.E.L.L
- Monneret, Ph. (2013), « La contagion comme métaphore », in A. Bayle (dir.), *La contagion*, Dijon, EUD.
- Monneret, Ph. (à paraître), « L'iconicité comme problème analogique », *Le Français Moderne*.
- Nobile, L. (à paraître), « Sur l'analogie acoustico-visuelle dans l'expérience malouma/takete : l'apport de l'analyse acoustique informatisée, à la lumière des acquis des neurosciences », in Monneret, Ph, Mejri, S., Bouattour, M. (dir.), *Langage et analogie. Figement. Argumentation* (actes du colloque de Tozeur 2012)



- Newmeyer, F.(2002), “Uniformitarian Assumptions and Language Evolution Research”, in Wray, A. (2002), *The Transition to Language*, Oxford University Press, p. 359-375
- Nielsen, A., Rendall, D. (2011), “The Sound of Round: Evaluating the Sound-Symbolic Role of Consonants in the Classic *Takete-Maluma* Phenomenon”, *Canadian Journal of Experimental Psychology*, Vol. 65, No. 2, 115–124
- Petit G. (2009), *La dénomination. Approches lexicologique et terminologique*, Peeters
- Petit G. (dir.) (2012), « La dénomination », *Langue française*, 2012/2, n°174
- Proust, J. (2008), « La Métacognition comme contrôle de soi », *PSN*, February 2008, Volume 6, Issue 1, pp 31-37.
- Ramachandran, V.S. & Hubbard, E.M. (2001a), “Psychophysical investigations into the neural basis of synaesthesia”, *Proceedings of the Royal Society of London*, 268, 979-983.
- Ramachandran, V.S. & Hubbard, E.M. (2001b), “Synaesthesia - A window into perception, thought and language”, *Journal of Consciousness Studies*, 8, 3-34.
- Richland, L.E., Morrison, R.G., & Holyoak, K.J., (2006). Children’s development of analogical reasoning: Insights from scene analogy problems. *Journal of Experimental Child Psychology*, 94, 249–273.
- Spence, C, Parise, C. V. (2012), "The cognitive neuroscience of crossmodal correspondences" *i-Perception* 3(7), 410–412
- Thibaut, J.-P., French, R. M., & Vezneva, M. (2010a), “Analogy-Making in children: The importance of processing constraints”, *Journal of Experimental Child Psychology*, 1, 1-19.
- Thibaut, J.-P., French, R. M., & Vezneva, M. (2010b), “Cognitive load and semantic analogies : Searching semantic space”, *Psychonomic Bulletin & Review*, 2010, 17 (4), 569-574
- Toussaint, M. (1983), *Contre l'arbitraire du signe*, Paris, Didier Erudition